

destie du vrai mérite et toute l'humilité du christianisme.

Dans une occasion où il avait été harangué par les corporations de la ville, un ecclésiastique, doué du talent de la parole, et même prédicateur distingué, se tira fort mal du compliment qu'il était chargé de lui faire : on en paraissait étonné. "Et pourquoi s'étonner, dit Mgr. De la Mothe, qu'une langue accoutumée à la vérité, se refuse au mensonge?"

Quelqu'un lui faisait compliment sur ce qu'il était toujours également prompt et actif dans toutes ses opérations : "Pas en toutes, répondit-il, car *je suis bien long à vivre.*" Comme on lui parlait de sa santé et de sa bonne mine : "Il est vrai, dit-il, qu'assis, comme vous me voyez, je n'ai que soixante ans : mais debout, je me sens dans mes *quatre-vingt-douze.*"

Une grande raideur de reins l'obligeait, depuis quelques années, à se tenir fort courbé en marchant. "Voyez, disait-il, l'attention de la divine Providence ; elle me courbe peu à peu vers la terre pour m'avertir que bientôt je l'embrasserai." Quelqu'un prétendant que ce mal de reins n'était qu'un rhumatisme ordinaire, lui conseillait de faire des remèdes. "Je les ferais inutilement, répondit-il, parce que je connais le siège de mon mal." On le pria de dire où il était. "Vous le trouverez, reprit-il, sur le *registre des baptêmes* de Carpentras, ma ville natale."

Il recevait les inconvénients et les maladies comme des bienfaits de Dieu, dont il le remerciait sans jamais en paraître affligé, et sans que sa gaieté ordinaire l'abandonnât. Ayant perdu l'ouïe d'un côté : "Tant mieux, disait-il, ma mauvaise oreille sera pour mes créanciers, et je garderai la bonne pour mes amis."

Pendant un froid rigoureux, dont on voyait bien qu'il devait souffrir, dans l'usage où il était de ne pas s'approcher du feu, on lui conseillait de porter un manchon ou des gants. "Telles sont, répondit-il, mes conventions avec mes mains qui sont mes deux fidèles servantes : je les nourris comme moi, mais je ne les habille point."

Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dînait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre une perruque. "Je voudrais auparavant, répondit Mgr. De la Mothe, savoir ce qu'en pense madame la maréchale." La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait moins bien que son peu de cheveux. "S'il s'agissait de quelque disposition militaire, reprit alors le prélat, je ne voudrais prendre conseil que de M. le maréchal ; mais en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames."

Quelqu'un, en entrant dans le jardin du prélat qu'il vit bien garni de légumes, lui disait : "Je vois, monseigneur, qu'on préfère ici *l'utile à l'agréable.*— Point du tout, répondit Mgr. De la Mothe, c'est que je ne vois rien de plus agréable que *l'utile.*"

Un jour on soutenait, comme une *vérité inconteste*, que sur une table où il se trouvait assez pour *six*, il y en avait assez pour *huit*. "Assez, reprit Mgr. d'Amiens, si vous parlez des bougies qui éclairaient les convives."

On lui disait un jour qu'un peintre, chargé de faire le portrait d'un saint pour une église, avait copié le sien. "Me voilà donc, répondit-il, un saint en *peinture* : pourquoi faut-il que je sois en même temps un si grand pécheur en *réalité*?"

ŒUVRE DES BONS LIVRES.

ARTICLE 3^{ME}.

Réponses à quelques objections.

Il est des hommes, en petit nombre il est vrai, mais nous en avons entendu qui regrettent que la classe ouvrière, que les gens de leur maison, que le peuple même des campagnes soient généralement assez instruits pour savoir lire, et qui, pour cette raison, n'approuvent pas qu'on s'occupe de leur procurer même de bons livres. Nous pourrions remarquer qu'il serait un peu hardi de s'élever ainsi contre le développement de l'instruction parmi le peuple ; que c'est une grave question de savoir si ce développement de l'instruction primaire est un bien ou un mal ; et qu'au fond il ne devient mauvais que quand il est mal dirigé. Le mal n'est pas que le peuple sache lire, mais bien en ce que le poison de l'erreur et de l'immoralité lui soit versé, à plein bord, par des hommes qui ne devraient faire usage d'une instruction supérieure à la sienne que pour l'éclairer et le diriger dans le bien ; enfin, une bonne instruction étant un bienfait pour celui qui la reçoit et qui veut en bien user, elle est et elle sera protégée par la religion elle-même, qui marchera encore, comme elle a toujours marché, à la tête de toute bonne civilisation, et qui seule dispense les vraies lumières. Là, se trouverait le développement d'une belle thèse que nous n'avons pas, pour le moment, à soutenir. Mais pour répondre plus directement à ceux qui, sous le prétexte que nous venons d'indiquer, n'approuveraient pas la formation de bibliothèques de bons livres, nous dirons d'abord : autant vaudrait blâmer le zèle des dignes *frères de la doctrine chrétienne* qui travaillent avec tant de talent, de zèle et de charité à instruire le peuple, enfants et adultes. Leur conseillerez-vous de laisser la place à des instituteurs sans religion et sans moralité ? Eh bien ! de même : vous souhaiteriez que le peuple ne sût pas lire ! mais il sait et il veut lire ; et si vous ne lui offrez pas un aliment sain dans la lecture des bons livres, il ira se corrompre et se pervertir dans la lecture de romans licencieux, de méchants libelles, de ces livres qu'une propagande protestante ou impie fait infatigablement colporter jusque dans les plus humbles chaumières.

Il est une autre objection qui sera peut-être faite, même par les personnes les plus pieuses : c'est la